

L'instrumentalisme en économie

Pierre Salmon

► To cite this version:

Pierre Salmon. L'instrumentalisme en économie. [Rapport de recherche] Institut de mathématiques économiques (IME). 1986, 22 p., ref. bib.: 1 p. <hal-01542297>

HAL Id: hal-01542297

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01542297>

Submitted on 19 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

I.M.E.

EQUIPE DE RECHERCHE ASSOCIEE AU C.N.R.S.

DOCUMENT DE TRAVAIL



INSTITUT DE MATHEMATIQUES ECONOMIQUES

UNIVERSITE DE DIJON

FACULTE DE SCIENCE ECONOMIQUE ET DE GESTION

4, BOULEVARD GABRIEL — 21000 DIJON

n° 90

L'INSTRUMENTALISME EN ECONOMIE

Pierre SALMON

Octobre 1986

Papier présenté au séminaire du Groupe de Recherche en
Epistémologie Comparée

Département de Philosophie, Université du Québec à Montréal
11 septembre 1986

I. Introduction

Il est très facile de partir d'une conception épistémologique et méthodologique générale, le plus souvent inspirée par l'observation de la recherche dans une discipline, de chercher à l'appliquer dans une autre, et de conclure que ceux qui travaillent dans la seconde devraient modifier leur pratique dans tel ou tel sens. Très facile, mais ni très utile (les recommandations restent lettres mortes), ni très équitable (il n'y a pas de raison pour que la philosophie soit en partie endogène dans un cas et complètement exogène dans l'autre). Pire, cette méthode d'approche est bien peu excitante ou même intéressante intellectuellement. Newton-Smith [1981] qualifie de boring attacks les critiques adressées à la thèse de la rationalité d'une démarche qui se fonde seulement sur l'observation d'un écart entre la pratique de la recherche et un modèle de rationalité scientifique.

L'exemple des écrits méthodologiques et épistémologiques sur l'économie illustre parfaitement l'idée formulée de façon fort peu diplomatique par Newton-Smith. Si on considère non pas les écrits les plus connus, ceux qui ont retenu l'attention, mais la masse de ceux qui sont publiés à travers le monde et dans toutes les langues, on est frappé non seulement par le fait que leur intention est toujours critique mais aussi par leur caractère profondément répétitif et ennuyeux. Mais comment pourrait-il en être autrement? Après deux siècles de débats méthodologiques sur l'économie, comment pourrait-on encore espérer répondre à un défi quelconque, apporter une information nouvelle (aux économistes, aux philosophes ou au public), stimuler une réflexion plus profonde, en s'assignant pour but de montrer une fois de plus que par mille aspects la démarche suivie par les économistes s'écarte du modèle rationnel supposé par l'observateur ou accepté par les économistes eux-mêmes (et pourtant des économistes fort estimables s'y essayent tour à tour; pour un exemple récent parmi tant d'autres, voir Salmon [1986]). Pour l'essentiel, la porte qu'on croit toujours, et bien curieusement, devoir enfoncer l'a été dès le départ par Sismondi, Whevell ou même Say (voir par exemple Sowell [1974], chapitre 4). Même si, pour tenir compte de

développements nouveaux en philosophie ou en économie, certaines critiques doivent être mises à jour, il y a tant de gens qui s'y emploient qu'on ne peut guère craindre que le dossier de l'accusation reste incomplet ou ne soit parfaitement connu de tous.

A mon avis, aujourd'hui, seul le dossier de la défense mérite qu'on y consacre son attention et ses efforts. Il faut partir du principe euristique qu'il y a une rationalité dans la démarche (principale) suivie par l'économique et donner comme mission principale à la réflexion philosophique sur cette discipline celle de la découvrir et de l'interpréter au regard de conceptions épistémologiques plus générales (pour un effort parmi d'autres dans le sens de la découverte de cette rationalité, voir Mingat, Salmon et Wolfelsperger [1985], ci-après MSW).

L'idée évoquée plus haut que la philosophie d'une discipline n'est pas exogène, même dans le cas de la physique, est illustrée par l'histoire de la réhabilitation de la "méthode hypothétique" (the method of hypothesis) telle que nous la raconte Laudan [1981]. Cette méthode, que Laudan assimile peut-être de façon un peu expéditive à la méthode appelée aujourd'hui hypothético-déductive, et qu'il vaudrait peut-être mieux qualifier de "théorique" ou de "spéculative", était considérée comme discréditée au XVIIIème siècle (après avoir dominé dans les siècles antérieurs). Mais, dès le milieu du XIXème siècle, on la retrouve, souvent à la première place, dans les doctrines philosophiques. Laudan montre de façon convaincante (en tout cas pour le non-spécialiste) que c'est une pression croissante exercée par la logique de la recherche, en physique notamment, ou par la logique de certaines recherches, qui a imposé cette réhabilitation. Certes, on peut douter que les chercheurs aient jamais cessé en fait d'utiliser la "méthode hypothétique" (surtout si on estime, avec Popper, qu'elle fonde déjà l'activité intellectuelle des nourrissons, voir Berkson et Wettersten [1984]). Mais, pendant quelque temps (un siècle), leurs recherches (y compris celles de Newton) ont pu être interprétées sans trop de difficultés comme reposant entièrement sur un processus inductif. A partir du moment, cependant, où, dans certaines recherches dont on ne pouvait plus récuser le principe (ce qu'on a commencé par essayer de faire, bien sûr), des hypothèses essentielles ne pouvaient

plus ni directement ni même indirectement (en supposant un processus d'abstractions successives) s'interpréter en termes d'induction, il devenait inévitable de redonner explicitement une place à la "méthode hypothétique". Depuis lors, elle constitue le roc incontournable dont toutes les doctrines épistémologies doivent rendre compte. Quelle fonction exactement lui reconnaître? Cette question est sans doute celle qui a le plus agité la philosophie des sciences depuis Auguste Comte, John Stuart Mill ou Claude Bernard jusqu'à Bas van Fraassen[1980], Wesley Salmon [1984] ou John Watkins [1984], en passant évidemment par Mach, Poincaré ou Duhem (pour une opinion semblable, voir Nadeau [1986] , section 6).

Bien que rarement considéré comme un objet acceptable par la philosophie des sciences, le cas de l'économie politique est intéressant à considérer dans la perspective suggérée par Laudan. En tout cas à partir de Ricardo (et bien avant chez certains économistes), alors que l'inductivisme domine encore la pensée philosophique, l'économie politique se fonde clairement sur une "méthode hypothétique" non-interprétable en termes d'induction. Malgré des critiques innombrables, formulées à l'intérieur ou à l'extérieur de la profession, malgré de nombreuses tentatives de reconstruction de la discipline sur d'autres bases, l'attachement de la très grande majorité des économistes à cette méthode ne s'est jamais démenti depuis. Comme dans le cas des physiciens ou des chimistes évoqués par Laudan, c'est la logique de leur recherche, et en particulier la nature de l'objet qu'ils ont décidé d'étudier, qui a imposé et continue à imposer aux économistes, indépendamment de toute considération philosophique, cette adhésion. Et, comme dans le cas de la philosophie des sciences de la nature, la façon dont, compte-tenu des particularités de l'objet étudié, on peut l'interpréter ou la justifier au regard de conceptions épistémologiques plus fondamentales est la grande question de la philosophie de l'économique.

Depuis les classiques (Ricardo et Marx en particulier), les économistes ont été prêts à toutes les concessions pour sauvegarder la possibilité de raisonner de façon hypothétique. S'il le faut absolument, ils sont disposés à renoncer à l'idée pourtant

flatteuse d'une unité de méthode avec les sciences de la nature, voire au statut scientifique de la discipline. Mais, si c'est possible, ils préfèrent s'en tirer à un moindre coût, en se raccrochant à une épistémologie considérée tout à la fois comme respectable (par les philosophes, ou, mieux encore, par les physiciens) et comme compatible avec leur démarche. C'est ainsi que l'apriorisme, le conventionalisme, le pragmatisme, l'instrumentalisme, l'opérationnalisme, le descriptivisme, l'empirisme logique, le réfutationisme, le rationalisme critique, l'anarchisme méthodologique et d'autres "ismes" (auxquels il faut ajouter la "science normale" ou les "révolutions scientifiques" de Kuhn et la "méthodologie des programmes scientifiques de recherche" de Lakatos), en général inspirés par l'observation des sciences de la nature, ont tour à tour été suggérés par des économistes comme moyen tout préparé de justifier et d'interpréter un mode de raisonnement théorique dont ils ne peuvent se passer mais qui soulève des objections évidentes dans le domaine auquel il s'applique.

A cette façon de répondre à une préoccupation apologetique dont il faut pourtant reconnaître la légitimité euristique on peut faire l'objection suivante. Les "ismes" ont été inspirés par l'observation de certaines sciences de la nature, et même souvent de problèmes très particuliers rencontrés à un moment donné de l'évolution de ces sciences (en particulier la théorie atomique et la théorie quantique). Mais ils ont vocation à fournir une clef d'interprétation beaucoup plus générale. Popper fait souvent la remarque apparemment paradoxale, et pourtant éclairante, que, bien qu'il n'y ait pas de différence importante entre l'épistémologie de la connaissance ordinaire et celle de la connaissance scientifique, c'est par la seconde, et non par la première comme on le pense souvent, qu'il vaut mieux commencer, et cela avant tout parce qu'elle est plus facile. Pour donner un exemple en harmonie avec sa propre philosophie, on voit plus clairement le rôle des théories et des tests dans les progrès de la connaissance en physique que dans la façon dont nous essayons de mieux comprendre nos proches (ou de mieux nous comprendre nous-mêmes). Des confusions difficiles à percevoir dans le deuxième cas (par exemple sur le rôle de l'induction) se révèlent plus clairement dans le premier. Mais la remarque de Popper, dont la valeur

est seulement euristique, ne doit pas être poussée trop loin. Sauf à rejeter la seconde comme illusoire, un système épistémologique développé par référence à la partie la plus scientifique de la science ne peut renoncer définitivement à rendre compte aussi de la connaissance ordinaire. Et il ne peut pas se désintéresser non plus de ces connaissances "intermédiaires" que produisent les sciences sociales. Il doit être éprouvé hors de son habitat initial. Car il existe aussi des confusions qu'on est davantage prédisposé à commettre en observant la physique qu'en examinant sérieusement la connaissance ordinaire ou celle qui est produite par des disciplines moins prestigieuses telles que la géologie, la météorologie ou l'économique. Aussi, l'épistémologie ou la méthodologie de l'économique, comme celles de toute autre discipline, ne doivent pas prendre les "ismes" comme des systèmes intangibles; elles ne doivent pas adopter une attitude excessivement passive ou humble à leur égard, consistant simplement à choisir celui qui peut le mieux habiller la pratique existante. En fonction des caractéristiques propres de la discipline à laquelle elles se réfèrent, elles ne doivent pas hésiter à modifier ou à corriger ces "ismes", non seulement pour les adapter au cas de cette discipline mais aussi (ce-faisant) pour contribuer à les faire évoluer de façon générale, au moins dans leur interprétation et dans leur formulation, au profit de la philosophie dans son ensemble.

Dans ce qui suit, nous considérerons l'instrumentalisme, dont Popper, dans ses moments d'amertume, nous dit qu'il a conquis la façon de voir de la communauté scientifique (mais on ne doit sûrement pas prendre les Poppériens au sérieux sur ce point, voir par exemple Agassi [1975] ou Musgrave [1985]). Jusqu'à ces toutes dernières années, le sentiment général était plutôt que l'instrumentalisme appartenait à l'histoire de la philosophie. Peut-être, avec des auteurs comme Laudan [1977] et Van Fraassen [1980], est-il en train de renaître de ses cendres sous une autre forme (et sous un autre nom). Quoi qu'il en soit, s'il veut s'intéresser à l'instrumentalisme, il est particulièrement opportun pour le philosophe d'étendre son champ d'investigation à l'économique. En effet, dans cette discipline, depuis le célèbre article de Friedman [1953], l'instrumentalisme n'a jamais été complètement absent du débat

méthodologique ou épistémologique et il est revenu au premier plan récemment grâce aux écrits de Boland [1979][1982] et à la controverse que ces écrits ont suscitée (en voir les références dans MSW, chapitre 6). La section II sera consacrée à un examen de quelques interprétations courantes de l'instrumentalisme, la section III à la place qu'il peut prendre dans la réflexion sur l'économique, compte-tenu des particularités de cette discipline, et la conclusion à quelques brèves remarques ou suggestions, inspirées par l'examen de sa fonction en économique, sur la signification plus générale qu'on peut lui attribuer.

II. Les interprétations habituelles de l'instrumentalisme.

Observons d'abord que les références à l'instrumentalisme sont particulièrement vagues et contradictoires. Tous les "ismes" souffrent de regrouper sous une même étiquette des positions individuelles nuancées et variées. Mais l'instrumentalisme pâtit d'être surtout défini (si on peut dire) par ses adversaires. En exagérant à peine, on peut dire que la discussion philosophique "instrumentalise l'instrumentalisme", le traitant comme un repoussoir, un moyen commode de mettre en valeur les conceptions réalistes.

L'instrumentalisme fait partie d'une famille de doctrines qui refusent de traiter un ensemble plus ou moins vaste (à définir) d'énoncés scientifiques comme des descriptions, même approximatives, du monde réel, et donc comme des énoncés susceptibles d'être vrai ou faux (par référence à la notion de correspondance avec la réalité). Le positivisme et le conventionalisme font également partie de cette famille. Le mot "traiter" dans la phrase ci-dessus est important car il permet de considérer simultanément deux versions de l'instrumentalisme (et peut-être aussi du conventionalisme), l'instrumentalisme "sémantique" et l'instrumentalisme "épistémologique" (cf. Newton-Smith [1981], pp. 29-30; peut-être le second pourrait-il être aussi souvent qualifié de "méthodologique"). Le premier consiste à refuser une interprétation littérale des énoncés en question, qui ne se réfèrent donc plus à la réalité (Van Fraassen [1980], p. 10, réduit l'instrumentalisme dans son ensemble à cette

première version, ce qui lui permet sans doute d'en distinguer plus clairement son "empirisme constructif"). Le second admet que les énoncés en question sont bel et bien vrais ou faux, mais affirme que cette caractéristique ne doit pas être considérée par la science (Newton-Smith rattache la conception de Laudan [1977] à cette variété d'instrumentalisme, et on peut aussi y rattacher celle de Van Fraassen). Dans les deux cas, le problème du caractère vrai ou faux des énoncés considérés ne doit pas être abordé, du moins dans l'activité scientifique.

Le refus de traiter certain énoncés comme susceptibles d'être vrais ou faux ne suffit pas à caractériser l'instrumentalisme. Comme son nom l'indique, l'instrumentalisme consiste à considérer certains énoncés comme étant exclusivement des instruments. Le mot "exclusivement" est important, car considérer ces énoncés comme étant aussi des instruments ne séparerait pas la position instrumentaliste de l'ensemble des autres conceptions méta-scientifiques (il est difficile d'empêcher l'instrumentalisation, bien qu'un Piariste florentin s'y soit récemment employé en écrivant un livre intitulé "Dieu ne sert à rien"). Ce qui signifierait pour Agassi [1975] que l'instrumentalisme, contrairement au conventionalisme ou à l'essentialisme, ne peut être amendé ("modified"). Il serait tout entier ou il ne serait plus rien. Cet argument est peut-être "ingénieux" (Popper), mais il est de peu de poids (hors de son contexte d'origine, purement interprétatif de la position de Popper). D'ailleurs, Agassi lui-même, dans le même livre, nous propose toute une gradation d'instrumentalismes et Giedymin [1976] s'estime parfaitement autorisé à caractériser la position de Poincaré ou de Duhem comme un instrumentalisme "modéré" (ou, aussi bien, comme un "réalisme modéré"). C'est que des nuances apparaissent inévitablement dès qu'on veut donner un contenu à l'instrumentalisme en précisant, premièrement, quels sont les énoncés considérés et, deuxièmement, à quoi il sont censés servir en tant qu'instruments.

Sur le premier point, notons tout d'abord que l'instrumentalisme n'est global que s'il concerne l'ensemble des énoncés scientifiques. S'il n'en est pas ainsi, et donc si l'instrumentalisme est limité, comme il l'est toujours, bien des découpages sont

possibles. Le plus souvent, le découpage est horizontal. Seules sont considérées comme purement instrumentales les propositions qui ont un caractère universel (Mach), ou celles qui ne portent pas sur des phénomènes observés ou observables, ou pas uniquement sur eux (Duhem, Van Fraassen). Mais il peut aussi être vertical: ainsi, Niels Bohr exprimait-t-il parfois l'opinion que seule la théorie quantique est purement instrumentale tandis que la théorie atomique se réfère à la réalité (voir Agassi [1973]); Poincaré, dont la position est classée en général comme conventionaliste mais très souvent aussi comme instrumentaliste (voir Giedymin), ne considèrerait pas de la même façon la géométrie, la mécanique et la physique (sur cette dernière, sa position finale est proche du réalisme, voir Wesley Salmon [1984]). Enfin, les distinctions horizontale et verticale peuvent être combinées: seules certaines des propositions de certaines théories désignées sont considérés comme instrumentales.

Instrumentales à quelles fins? Le mot évoque immédiatement un contexte d'action et non de connaissance. D'où l'idée bien naturelle de relier l'instrumentalisme à un intérêt exclusif pour les applications pratiques ou technologiques de la science. Les Poppériens voient en général (mais pas toujours) l'instrumentalisme sous cet angle. Donnant une extension maximum à l'ensemble des énoncés considérés comme instrumentaux, à savoir la science toute entière, ils caractérisent alors l'instrumentalisme comme la conception de ceux qui ne voient dans l'activité scientifique qu'une activité de "gadget-making" ou de "glorified plumbing" (cf. Popper [1983], p.122). Comment réconcilier une telle caractérisation de l'instrumentalisme avec ce que l'on sait des personnalités de ceux qui sont désignés comme instrumentalistes (en économie, Boland aggrave encore la caricature implicite en précisant qu'il s'agit d'applications à court terme)? On peut choisir de mettre en cause le "fair-play" de Popper. Mais il faut se rappeler son éthique de la critique: avant de critiquer, interpréter la position de l'adversaire d'une façon qui la rende la plus solide possible. Dans cette perspective, il est compréhensible que les Poppériens croient bien faire en attribuant aux instrumentalistes une mentalité méprisable (dans l'échelle de valeurs poppérienne); ainsi évitent-ils de leur imputer des contradictions

(c'est en tout cas le service que Boland [1979] veut rendre à Friedman).

Souvent proche de l'idée d'application concrète est celle de prédiction. Serait alors instrumentaliste à l'égard de certains énoncés celui qui n'en attend que des prédictions. C'est sans doute l'interprétation la plus généralement répandue. Il est vrai que les prédictions sont utiles concrètement si elles portent sur des faits nouveaux. Mais elles ne le sont guère si elles portent sur des faits déjà observés. Aussi l'interprétation fréquente de l'instrumentalisme comme consistant à chercher dans les théories le moyen de rendre compte des phénomènes connus ("save the phenomena") est-elle en réalité assez peu compatible avec une interprétation en termes de technologie, de "plumbing": si instrument il y a, il est plutôt d'ordre mnémonique ou "économique", comme le voulait Mach. Mais, même lorsqu'elle est utile, une prédiction peut-elle n'être que cela? Apparemment tout dépend de l'extension des classes d'énoncés visées par l'instrumentaliste, de la nature du découpage horizontal mentionné précédemment.

Si tous les énoncés à forme universelle ou générale sont visés, ils servent alors de moyens de prédire des observations singulières à partir d'autres observations singulières. Exemple: la mesure de la pression baisse fortement sur mon baromètre, je peux prédire un orage à bref délai. Le lien avec la technologie est évident. Mais ce découpage des énoncés est-il vraiment tenable? Dans l'exemple ci-dessus, une régularité est implicite: chez moi, une baisse importante de la mesure de la pression barométrique est suivie d'un orage à bref délai (comme on le sait, un terme comme celui d'orage se réfère aussi, implicitement, à une régularité). Peut-on alors éviter de considérer cette régularité comme vraie? Sinon, on est ramené à un instrumentalisme qui n'affecte pas tous les énoncés généraux. Peut-être le problème vient-il du fait que, dans mon exemple, la prédiction est conditionnelle. Aussi, voyons comment Newton-Smith (pp. 31-32) interprète cette variété (extrême) d'instrumentalisme: "Imaginons que nous ayons une boîte noire dans laquelle nous puissions introduire les observations caractéristiques de l'état de tout système physique à tout instant du temps et que cette boîte noire prédise, ou rétrodisse, correctement l'état de ce système

pour tout instant, futur ou passé, que nous spécifions. Si l'objectif de la science était bien celui que lui impute l'instrumentaliste, cela représenterait l'achèvement de l'entreprise scientifique. Ayant obtenu une capacité parfaite de prédire les observations, il n'y aurait plus aucune raison de développer de nouvelles théories physiques". Ici, les prédictions sont inconditionnelles, ce qui permet apparemment de mettre tous les énoncés généraux dans la boîte noire. Pas tout-à-fait, car il en reste un qui ne peut y être inclus: "la boîte noire prédit correctement". Il faut bien que cet énoncé soit vrai. Donc, je crois qu'un instrumentalisme portant vraiment sur tous les énoncés généraux est impossible. Au minimum, doivent être considérés comme vrais les énoncés qui portent sur le domaine d'application de la théorie, ce qui rétablit d'ailleurs logiquement la symétrie entre explication et prévision (voir Salmon [1976] et MSV, chapitre 6).

Mais il ne vaut guère la peine de s'étendre sur ces problèmes. En pratique, les instrumentalistes acceptent volontiers qu'un certain nombre d'énoncés généraux ou même universels soient considérés comme des descriptions et que la question de leur vérité soit pertinente. Le découpage usuel s'effectue entre des énoncés "proches de l'observation" (y compris des énoncés universels ou généraux, des "régularités") et des énoncés "théoriques" (des "théories"), seuls ces derniers étant considérés comme purement instrumentaux. Un instrumentaliste se caractérise alors par le fait qu'il n'utilise à l'égard des théories qu'un seul critère: la capacité de prédire (et rétrodire) des régularités. Mais, s'il est donc exact en l'occurrence que les énoncés instrumentaux ne se jugent que sur le seul critère de l'utilité, il faut ajouter immédiatement que ce critère d'utilité n'intervient nécessairement, de façon exclusive, que dans l'interface entre les énoncés instrumentaux et les régularités empiriques. Son intervention en aval, à l'égard des régularités empiriques, n'est pas du tout nécessaire; elle dépend d'un choix libre, logiquement indépendant. En effet, les régularités empiriques permettent d'expliquer autant que de prédire des événements et d'autres régularités empiriques. Insister, comme on le fait souvent, sur le fait que la théorie de Copernic produit des régularités utiles pour la navigation ou

les prédictions astrologiques ne démontre pas que ces régularités empiriques ne remplissent pas une fonction purement scientifique d'explication (en aval) et que cette deuxième fonction n'est pas la plus importante aux yeux des savants. Si les théories ont pour objectif unique de prédire des régularités empiriques et si celles-ci sont des descriptions dont l'utilité pratique, même indirecte, est considérée comme secondaire, l'attitude instrumentaliste n'implique aucun souci particulier d'applications ou de technologie.

Bien entendu, la séparation entre énoncés se référant à des choses exclusivement observables et énoncés théoriques est très contestable, malgré les efforts récents de Van Fraassen [1980][1985] et d'autres philosophes pour la réhabiliter. Même si on peut séparer l'observable du non-observable, pourquoi attacher tant d'importance méthodologique et épistémologique à cette distinction ? Ainsi, en se limitant à l'importance méthodologique, on peut s'étonner avec Musgrave [1985] que Van Fraassen prétende accorder au chercheur toute licence de se référer à l'existence ou à l'inexistence du yeti, parce qu'observable, mais non à celles de l'électron, parce que non-observable. Pourquoi les organes de perception que le hasard, ou l'évolution, a introduit dans nos corps seraient-ils de nature différente de ceux que nous nous sommes fabriqués nous-mêmes ?

Il me semble ainsi que, logiquement, et sous bénéfice d'inventaire approfondi de la pratique scientifique, la séparation entre observable et non-observable est de nature euristique ou conventionnelle et traduit notre décision, en général provisoire, d'attribuer un statut particulier à certains énoncés. Dans ces conditions, l'instrumentalisme peut être généralisé à toutes les partitions possibles de l'ensemble d'énoncés : les énoncés qui font partie de la catégorie A sont uniquement des instruments utiles pour produire des énoncés de la catégorie B, lesquels ne sont pas nécessairement purement instrumentaux. Reconnaissons qu'en pratique la ligne de partage est presque toujours horizontale, à une certaine distance de ce qui serait "le plus observable".

Ce qui soulève immédiatement la question réellement importante que l'on peut

se poser à propos de l'instrumentalisme. Pourquoi vouloir partitionner ainsi l'ensemble des énoncés scientifiques? Des réponses bien connues figurent dans la littérature philosophique. Pour Bellarmino et pour Berkeley (et, dans une certaine mesure, Duhem), c'est le souci de préserver les enseignements de l'Eglise, ou de laisser sa part au divin. Pour beaucoup de philosophes du passé, c'est le souci d'expliquer la connaissance par un processus inductif, et d'éviter la spéculation métaphysique. Pour certains philosophes ou chercheurs actuels, c'est le caractère très provisoire et changeant de la théorie dans certains domaines, opposé à la stabilité des lois ou régularités (ou même théories) qu'elle prétend expliquer (l'instrumentalisme se réfère alors à une mesure de la croyance subjective). Dans tous ces cas, l'instrumentalisme est en général une des formes de la réaction "anti-profondeur" qu'analyse Watkins [1984]. Mais bien d'autres motivations sont possibles, qui n'ont rien à voir avec une réaction "anti-profondeur". L'exemple d'une des motivations de Mach, telle que pense l'avoir détectée Laudan [1981]), illustre l'importance dans l'attitude instrumentaliste de beaucoup de chercheurs du simple souci de préserver l'autonomie de leur domaine disciplinaire ou sous-disciplinaire (ne pas réduire la chimie à la physique).

Quant aux inconvénients de l'instrumentalisme, on peut surtout remarquer pour le moment qu'ils dépendent étroitement de ses limites précises et de ce qui motive son adoption. Si l'instrumentalisme affecte toujours la capacité d'explication, en l'arrêtant à un certain niveau, elle ne l'exclut jamais complètement comme on le prétend souvent (voir par exemple Wesley Salmon [1984]). De même, s'il affecte la prédiction, dès lors que celle-ci se veut "nouvelle", il ne l'interdit pas nécessairement. Enfin, il est simplement possible mais non nécessaire que ses effets sur la pratique et le développement scientifiques soient négatifs plutôt que positifs. Notre intention n'est pas, comme celle de Giedymin, de défendre l'instrumentalisme, mais pour le moment simplement de signaler que des procès tels que celui que lui fait Popper [1963][1983], peut-être justes sur le fond, ne sont pas établis sur une analyse préalable suffisante.

III. L'instrumentalisme et les particularités de la recherche économique.

L'économie se prête bien à une analyse de l'instrumentalisme en raison de plusieurs de ses caractéristiques, sensiblement différentes de celles des sciences considérées d'habitude dans le débat sur l'instrumentalisme. Tout d'abord, alors qu'il n'y a apparemment pas de profondeur dans l'objet de la théorie économique, beaucoup d'énoncés théoriques ne sont pas interprétés de façon littérale. Ils évoquent des consommateurs ou des entreprises mais ils ne décrivent ni les uns ni les autres. En économie, le problème de l'instrumentalisme se rattache ainsi à la question, très largement discutée dans cette discipline, du "réalisme des hypothèses" (Friedman), mais le "réalisme" qui y est discuté n'est apparemment pas le "réalisme" qui fait l'objet des débats philosophiques (sur l'interprétation instrumentaliste des écrits de Friedman, voir MSW, chapitre 6).

Ensuite, il faut noter l'importance en économie de plusieurs ensembles d'analyses qui n'ont guère de contreparties dans les activités scientifiques auxquelles se réfère habituellement la philosophie des sciences. Citons la théorie pure, dans laquelle le souci de confrontation avec les faits paraît inexistant ou faible, l'économie normative, qui s'apparente souvent à la philosophie politique (voir MSW, chapitre 8), l'économie appliquée, clairement proche de la technologie, et ce que l'on peut appeler pour aller vite l'économie idéologique (dont le seul critère est pragmatique). L'importance de l'économie appliquée et de l'économie idéologique donnent clairement une chance supplémentaire à une interprétation instrumentaliste de l'économie: il est plus facile de prêter aux économistes un souci dominant d'utilité pratique qu'aux physiciens et le critère d'utilité peut s'attacher non seulement aux prédictions, analysées dans la section précédente, mais aussi aux recommandations, dont on sait que les économistes ne sont pas avares. L'économie normative peut à la rigueur être éliminée de la discussion. Reste, dans ces domaines particuliers, la

recherche économique "pure", dont le désintéressement paraît peu discutable. Boland propose d'expliquer la place singulièrement importante qu'elle occupe en économie par une attitude conventionaliste, privilégiant des critères d'appréciation tels que la cohérence, l'élégance, la simplicité, la rigueur mathématique. Mais une interprétation instrumentaliste de la théorie pure n'est nullement absurde.

En effet, il y a une différence encore plus importante que les précédentes entre l'économie et, par exemple, la physique (contemporaine), ou même des disciplines beaucoup moins théoriques telles que la zoologie ou l'archéologie: l'économie est une discipline pratiquée par tout le monde et non seulement ou même principalement par les économistes. Cette caractéristique doit être reconnue si l'on veut comprendre la problématique de la démarche scientifique en économie. Dans ce domaine, dès le départ, le raisonnement scientifique, bien que se présentant en général formellement comme autonome, est en réalité une argumentation greffée sur l'immense corpus des idées ordinaires produites et véhiculées par le public. Aussi la science économique orthodoxe est-elle dans une très large mesure une science critique, non principalement des institutions comme se veut une certaine sociologie, mais des conceptions pré-existantes. Dans le cas de l'économie politique, la science traduit ainsi d'emblée l'intention dominante d'aller au-delà des apparences dont serait esclave le "discours ordinaire". Montrer que des mécanismes cachés non seulement sont capables de rendre compte de ce qui peut paraître mystérieux, déroutant, dans les phénomènes observables, mais aussi et surtout sont de nature à remettre en cause les convictions les mieux ancrées et les plus répandues sur ce qui paraît évident, tel est, dès le départ, et encore aujourd'hui, une des fonctions principales de la discipline, échappant souvent à l'observateur. Plusieurs aspects importants de la démarche économique résultent de cette situation assez singulière.

Tout d'abord, si le programme de l'économie est dans une large mesure de montrer que l'économie ou la société telles qu'on peut les observer sont le résultat du travail de mécanismes cachés, on comprend que toute forme de "refus de la profondeur" qui excluerait la "méthode hypothétique" ne puisse s'imposer dans cette

discipline. Comme nous l'avons noté, la "méthode hypothétique" est une caractéristique incontournable de la démarche économique, mais elle l'est pour des raisons plus essentielles que dans d'autres disciplines.

Ensuite, ce qui précède rend compte de l'importance prise en économie par l'explication du simplement possible, l'explication potentielle (voir MSW, chapitres 1 et 2). Démontrer que l'apparence est trompeuse, c'est souvent d'abord montrer que ce qui est conçu ordinairement comme nécessaire ou impossible ne l'est pas. Prenons le paradigme de la théorie pure, l'équilibre général, généralement associé aux noms de Walras, Arrow et Debreu (voir MSW, chapitre 7, section 3). Dans une large mesure, le programme de l'équilibre général consiste simplement à approfondir et préciser l'idée de la main invisible (célèbre depuis Adam Smith) interprétée de la façon suivante: il n'est pas évident (comme on le pense) qu'une économie décentralisée ne puisse produire un ordre semblable à celui que nous observons, qu'elle conduise à une allocation des ressources incohérente. Mais ce qui est vrai de l'équilibre général l'est d'une foule de raisonnements théoriques moins ambitieux présentés quotidiennement par les économistes professionnels (adressés aux conceptions du public ou à celles exprimées antérieurement par d'autres économistes). En d'autres termes, les théories économiques remplissent souvent une fonction uniquement argumentative.

En ne percevant pas ce statut ou cette fonction, souvent assez subtils dans le détail, il est naturel qu'on cherche à interpréter une bonne partie de la théorie économique à partir du conventionalisme, comme le fait Boland. Mais, dès lors qu'on reconnaît l'importance de cette fonction, il paraît préférable d'interpréter la théorie pure de façon instrumentaliste (au sens large). Beaucoup de propositions théoriques sont simplement faites pour montrer que d'autres propositions (scientifiques ou non scientifiques) sont fausses (en formulant ces propositions sous forme négative). Le conventionalisme comme l'instrumentalisme consiste à refuser de se référer à la vérité ou à la fausseté des énoncés concernés, à l'existence ou à l'inexistence des entités utilisées dans le raisonnement, mais l'instrumentalisme, en rationalisant la recherche du simplement possible, fournit un critère simple d'évaluation de la

théorie (qui n'est alors qu'un argument): la valeur démonstrative de cet argument par rapport à sa "cible". Comme on l'a fait remarquer pour la théorie de l'équilibre général (cf. Hausman [1984]), l'objectif méthodologique est de trouver les prémisses nécessaires d'une condition suffisante. L'argument est complet dès lors que les prémisses ne sont pas nécessairement fausses.

Bien entendu, une grande partie de la recherche économique ne relève pas de ces activités singulières discutées jusqu'à présent. Elle ressemble bien davantage à ce que l'on peut observer dans d'autres sciences. On y trouve des théories et des tests, des explications, dans le sens habituel, et des prédictions. Mais là aussi les mécanismes cachés jouent le plus souvent un rôle essentiel. Les entités dont parle l'économiste sont apparemment des choses relativement observables: des consommateurs, des entreprises, des prix. En fait, ce dont traite la théorie économique, c'est avant tout de relations et plus précisément de l'interaction de ces relations. Considérons le paradigme de la théorie économique et même de l'analyse appliquée: l'équilibre de l'offre et de la demande sur le marché d'un bien. Chacune des deux fonctions est cachée et leur interaction l'est au deuxième degré, si l'on peut dire. Donc, même dans le cas le plus simple et en apparence le plus proche de l'observation, un mécanisme caché est invoqué pour rendre compte des phénomènes observables ou les prédire. Il en résulte plusieurs conséquences sur l'instrumentalisme en économie.

Premièrement, on est ramené à une situation très semblable à celle de la physique. L'équivalent de la théorie atomique, c'est ici le mécanisme de l'offre et de la demande (ou d'autres mécanismes plus compliqués). Aussi, peut-on adopter à l'égard de la théorie de l'offre et de la demande soit une attitude réaliste, soit une attitude instrumentaliste. Toutes les raisons philosophiques de s'opposer à l'adoption d'une conception réaliste (par exemple, celles de Van Fraassen) sont, me semble-t-il, applicables.

Deuxièmement, dans beaucoup de cas, la théorie se fonde apparemment sur des prémisses descriptivement fausses, par exemple des hypothèses sur le comportement des consommateurs ou des entreprises. On retrouve alors le problème spécifique du

"réalisme des hypothèses" en économie, qui semble interdire une interprétation des énoncés théoriques concernés en termes de descriptions.

Troisièmement, les mécanismes cachés considérés par l'économiste ont aussi pour mauvaise habitude de se combiner entre eux dans des proportions variables et inconnues (problème que l'expérimentation permet de résoudre dans certaines autres disciplines, mais pas en météorologie, par exemple). Là encore, l'interprétation des énoncés comme description de la situation existante (dans un contexte spatio-temporel défini) paraît exclue.

Au total, l'instrumentalisme paraît une solution naturelle à ces différents problèmes. L'ennui est que les économistes ont clairement le sentiment de se référer à une réalité dans leur théorie; dans leur langage, des théories vraies (ou corroborées) ou des théories fausses (réfutées) sont couramment évoquées (y compris par Milton Friedman).

Dans le chapitre 6 de MSW, il est proposé de distinguer les modèles et les théories. Non seulement, les modèles sont par définition purement instrumentaux, mais il y a un grave danger à les "réifier" (voir dans le livre des exemples concernant les modèles macroéconométriques et même le modèle habituel de l'offre et de la demande). En revanche, les économistes désignent souvent les théories comme vraies ou fausses. La distinction entre modèle et théorie est sûrement une voie prometteuse pour toutes les disciplines mais particulièrement pour l'économie. Le problème est que la notion de modèle est souvent comprise comme se référant à des métaphores, des analogies, alors que d'autres sens peuvent lui être donnés (voir Achinstein [1968]).

Dans un article récent, Giere [1985] propose une position épistémologique qu'il qualifie de "réalisme constructif" (constructive realism) et qu'il fonde sur la distinction suivante entre un modèle théorique et une conjecture théorique (theoretical hypothesis).

Le modèle théorique est constitué de structures abstraites, éventuellement mathématiques, dont les termes sont associées à des concepts physiques (comme la masse ou la position). Comme le fait remarquer Giere, il n'est pas besoin d'attendre que

la philosophie nous fournisse une théorie satisfaisante des références pour que nous acceptions cette association entre un terme mathématique et un concept comme celui de masse. "Nous savons que cela peut être fait parce que c'est fait". Dans un modèle économique les termes qui se trouvent dans les relations seraient par exemple des prix, des quantités, des utilités. Giere désigne sous le nom de modèle théorique aussi bien un modèle général qu'une de ses versions spécifiques, obtenues par la spécification des conditions initiales et de la valeur des paramètres. Les modèles sont complètement construits. Ils ne peuvent être empiriquement faux. Les conjectures théoriques ont la forme générale suivante: "Le système réel désigné est similaire au modèle proposé sous des aspects spécifiés (in specified respects) et à des degrés spécifiés". Dans l'exploitation qu'il fait de cette distinction, Giere se rapproche beaucoup de l'instrumentalisme épistémologique de van Fraassen (en remplaçant simplement l'observabilité par la détectabilité). Mais, une position beaucoup plus franchement réaliste est possible: il suffit de donner une interprétation descriptive à certains aspects même lorsqu'il ne sont pas détectables.

Je ne sais pas si la distinction proposée par Giere n'a pas des inconvénients dans le domaine de la physique et si elle correspond aux conceptions philosophiques des physiciens. Mais il semble clair que quelque chose comme cette distinction entre modèles théoriques et conjectures théoriques est sous-jacent à la position épistémologique des économistes. Elle permet l'instrumentalisme mais ne l'impose pas. Elle autorise aussi une variation continue de l'instrumentalisme selon les domaines étudiés. Mais je crois que son grand intérêt potentiel est de fournir une mesure permettant d'isoler le véritable instrumentalisme là où il se trouve, ce qui permettra ensuite d'en discuter plus sérieusement les éventuels inconvénients. En économie comme ailleurs les modèles sont souvent appelés théories. Par exemple, ce que l'on appelle la théorie du consommateur constitue de façon évidente un modèle et non un théorie. Or, un modèle ne peut être l'objet ni d'une interprétation réaliste (il ne décrit rien) ni d'une interprétation instrumentaliste (il est instrumental par définition). Tout dépend donc de la conjecture théorique qui s'y réfère et des aspects sous lesquels

elle stipule qu'il corresponde à la réalité désignée. Une complication ignorée par Giere est que les modèles sont en général combinés pour constituer de "super-modèles". Ainsi, je crois qu'aucune conjecture théorique ne se réfère au modèle du consommateur seul (parce que l'économiste ne veut pas et ne peut pas se substituer au psychologue), mais celui-ci peut devenir un élément d'un modèle théorique plus vaste, par exemple le modèle proposé en 1961 par Stigler sur la dispersion des prix d'un produit sur un marché. Et une conjecture théorique peut se référer à ce modèle plus vaste. En l'occurrence, la conjecture théorique proposée par Stigler est sans doute interprétable en termes réalistes. Ce qui signifie que, sous des aspects importants, le "modèle du consommateur" (lui-même élément du modèle plus vaste) correspond (à un certain degré, en l'espèce "en moyenne") à des traits réels, non nécessairement observables ou même détectables, des comportements du consommateur. Il faut ajouter que le modèle du consommateur n'est pas l'élément du modèle plus vaste auquel l'économiste attache de l'importance. J'ai insisté sur lui parce que c'est à son sujet que la question, particulièrement sensible en économie, de l'irréalisme des hypothèses est en général posée. Mais, ce qui intéresse l'économiste, c'est surtout le mécanisme d'interdépendance, qui fait l'objet de la partie centrale du modèle plus général. Et sur ce mécanisme, l'interprétation réaliste me paraît souvent prédominante, dès lors qu'on a séparé clairement le modèle (avec ses sous-modèles) et la conjecture théorique (voir MSW, chapitre 6).

IV. Conclusion

La dernière remarque nous permet de conclure. L'objet de l'économie n'est en tout cas pas d'étudier le consommateur (les publicitaires utilisent des techniques qui n'ont rien à voir avec l'économie, mais font appel surtout à la psychologie et à la sociologie), ni les techniques de production (qui relèvent de l'ingénieur). Si on donne une interprétation réaliste à la recherche économique, son objet est d'étudier ou de comprendre les mécanismes d'interdépendance à l'intérieur du système économique.

mécanismes pour l'essentiel inobservables. Si on définit l'objet de l'économie de façon instrumentaliste, il est de "découvrir la vérité concrète" ou "empirique", en comprenant empirique comme proche d'observable. Les interdépendances n'intéressant pas alors réellement l'économiste. Il suffit que leur modélisation permette de dériver des régularités observables. Dans le premier cas, on peut parler d'explication des régularités par les interdépendances, mais l'explication de ces régularités suppose une connaissance réelle de certains aspects au moins de ces interdépendances. Dans le deuxième cas, les régularités ne sont pas expliquées par les mécanismes d'interdépendance mais par des généralisations empiriques en termes de "comme si", qui définissent les domaines d'applicabilité des modèles théoriques (voir Salmon [1976]).

L'instrumentalisme est beaucoup plus simple. Il permet de régler le problème de la référence à des entités apparemment observables comme les consommateurs qui ne constituent pas un objet de l'économie mais qui interviennent dans les raisonnements (et les mécanismes d'interdépendance). Ce faisant, il permet d'assurer automatiquement l'autonomie de l'économie par rapport à d'autres disciplines comme la psychologie et la sociologie. Il est donc naturel qu'une interprétation implicitement instrumentaliste soit mise en avant par des chercheurs, toujours peu soucieux de faire de la philosophie. On peut donc effectivement considérer que les économistes sont très souvent instrumentalistes.

Mais il est douteux que, dans leur majorité, ils se désintéressent des mécanismes d'interdépendance qui sont essentiels dans le système économique et que ces mécanismes ne constituent pas l'objet principal de leurs théories, les régularités observables qui en découlent étant surtout le moyen de tester ce qu'elles en disent. Si le réalisme n'est pas toujours avoué, c'est sans doute surtout parce qu'il semble poser des problèmes logiques épineux en économie. Une des raisons principales de ces difficultés réside dans l'absence d'une distinction suffisamment opératoire entre modèles et théories, une autre dans la division du travail scientifique entre les disciplines et à l'intérieur de chacune d'elles (voir MSW, chapitres 6 et 7).

Je crois, prudemment, que cette analyse est généralisable aux différentes sciences. Le réalisme me paraît être l'attitude la plus naturelle chez un chercheur, pour la raison simple que ce sont les mécanismes cachés qui sont fascinants et non pas les prédictions qu'on peut tirer de leur modélisation. Si l'instrumentalisme apparaît, c'est le plus souvent parce que le réalisme se heurte à des obstacles (réels ou subjectifs) précis: une orthodoxie inductiviste, des croyances religieuses, des contradictions entre des théories fondamentales de statut égal (théorie atomique et théorie quantique), des barrières disciplinaires, une confusion entre modèles et théories. Mais le plus souvent, cet instrumentalisme n'est qu'un moyen de continuer à travailler malgré ces difficultés. Peut-être devrait-on cesser dès lors de le considérer comme un instrumentalisme. Le véritable instrumentalisme qui, effectivement, serait sans doute dangereux pour l'aventure scientifique, serait alors uniquement celui qui résulterait d'un arrêt généralisé de la curiosité, une fois satisfaites des demandes pratiques (et non celui qui résulterait de décisions stratégiques d'arrêter provisoirement l'investigation à certaines limites).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Achinstein, P. [1968]. Concepts of Science. Baltimore: The Johns Hopkins Press.
- Agassi, J. [1975]. Science in Flux. Dordrecht: D. Reidel.
- Berkson, W. et Wettersten, J. [1984]. Learning from Error: Karl Popper's Psychology of Learning. La Salle: Open Court.
- Boland, L.A. [1979]. "A Critique of Friedman's Critics", Journal of Economic Literature, juin.
- Boland, L.A. [1982]. The Foundations of Economic Method. Londres: George Allen & Unwin.
- Churchland, P.M. et Hooker, C.A. (sous la direction de) [1985]. Images of Science. Chicago: The Chicago University Press.
- Friedman, M. [1953]. "The Methodology of Positive Economics", in Essays in Positive Economics. Chicago: The University of Chicago Press.
- Giedymin, J. [1976]. "Instrumentalism and Its Critique: a Reappraisal", in Essays in Memory of Imre Lakatos, sous la direction de R.S. Cohen, P.K. Feyerabend et M.W. Wartofsky. Dordrecht: D. Reidel; pp. 179-207.

Giere, R.N. [1985]. "Constructive Realism", in Churchland et Hooker, pp. 75-98.

Laudan, L. [1977]. Progress and its Problems. Londres: Routledge and Kegan Paul.

Laudan, L. [1981]. Science and Hypothesis. Dordrecht: D. Reidel.

Mingat, A., Salmon, P., et Wolfelsperger, A. [1985]. Méthodologie économique. Paris: Presses Universitaires de France.

Musgrave, A. [1985]. "Realism versus Constructive Empiricism", in Churchland et Hooker, pp.197-221.

Nadeau, R. [1986]. La nature des théories scientifiques. Montréal: Université du Québec à Montréal; Groupe de Recherche en Epistémologie Comparée; Cahiers d'Epistémologie, N° 8608 (multigraphié).

Newton-Smith, W.H. [1981]. The Rationality of Science. Boston et Londres: Routledge & Kegan Paul.

Popper, K.R. [1963]. Conjectures and Refutations. Londres: Routledge & Kegan Paul.

Popper, K.R. [1983]. Realism and the Aim of Science. Londres: Hutchinson.

Salmon, P. [1976]. "La méthode hypothético-déductive et les raisonnements en termes de "comme si" en économique, illustration par la théorie moderne du marché financier", Revue d'Economie Politique, septembre-octobre.

Salmon, P. [1986]. "Book Review: Jan Pen's Among Economists", European Journal of Political economy, Vol. 2-86/1, pp. 119-123.

Salmon, W.C. [1984]. Scientific Explanation and the Causal Structure of the World. Princeton: Princeton University Press.

Sowell, T. [1974]. Classical Economics Reconsidered. Princeton: Princeton University Press.

Van Fraassen, B.C. [1980]. The Scientific Image. Oxford: Clarendon Press.

Van Fraassen, B.C. [1985]. "Empiricism in the Philosophy of Science", in Churchland et Hooker, pp.245-308.

Watkins, J. [1984]. Science and Scepticism. Londres: Hutchinson.